



**HAL**  
open science

## La correspondance entre Bouilhet et Flaubert, à partir de L'Éducation sentimentale – et au-delà...

Stéphanie Dord-Crouslé

► **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. La correspondance entre Bouilhet et Flaubert, à partir de L'Éducation sentimentale – et au-delà... Vanessa Guignery. *Crossed Correspondences: Writers as Readers and Critics of their Peers*, Cambridge Scholars Publishing, pp.196-214, 2016, 978-1-4438-8699-4. halshs-01076422

**HAL Id: halshs-01076422**

**<https://shs.hal.science/halshs-01076422>**

Submitted on 17 Jul 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte de la communication prononcée par **Stéphanie Dord-Crouslé** (CNRS, UMR LIRE)

à l'occasion du colloque organisé par Vanessa Guignery : « **Writers as readers and critics of their peers : crossed correspondences / Les écrivains lecteurs et critiques de leurs pairs : correspondances croisées** », les 16 et 17 octobre 2014 à l'ENS de Lyon ;

à paraître, revu et corrigé, dans *Crossed Correspondences: Writers as Readers and Critics of their Peers*, edited by Vanessa Guignery, Cambridge Scholars Publishing.

(Le diaporama qui illustre cette communication a lui aussi été déposé dans HAL.)

## **La correspondance entre Bouilhet et Flaubert, à partir de *L'Éducation sentimentale* – et au-delà...**

Chez Flaubert, la correspondance est, à de très rares exceptions près, le lieu unique du discours critique et théorique<sup>1</sup>. En outre, le seul jugement sur ses œuvres qui apparaît pertinent et recevable au romancier est celui qui émane d'un pair, d'un artiste chez qui « le Joueur est au niveau du Producteur »<sup>2</sup>. La correspondance et la critique littéraire ne sont donc pas des champs qui se croisent par hasard chez Flaubert, ou qui pourraient se décliner autrement ou ailleurs, si l'on excepte la discussion en face à face, « les coudes sur la table »<sup>3</sup>, qui est effectivement le mode d'échange et de confrontation intellectuels privilégié par l'écrivain mais dont, par la force des choses, on ne connaît pas la teneur. Cette primauté conférée à l'espace privé de l'échange verbal ou épistolaire sur l'espace public de la préface, de l'ouvrage critique ou de l'article de presse s'illustre particulièrement dans le long dialogue amical et littéraire que le romancier a entretenu – entre 1846 et 1869 – avec son *alter ego* le poète et dramaturge Louis Bouilhet. Si la postérité a placé le nom du second sous le boisseau, il faut se souvenir que jusqu'à la mort de celui-ci, la célébrité et la reconnaissance étaient bien mieux partagées entre eux deux. Bouilhet a publié plus tôt que Flaubert, il a été décoré avant lui, et il faisait déjà partie du monde des Lettres alors que la renommée de Flaubert ne dépassait pas les grilles de sa propriété de Croisset.

Ayant annoncé (un peu témérairement) que je considérerai pour cette communication la période de conception et de rédaction de *L'Éducation sentimentale*<sup>4</sup>, je me suis heurtée à une

---

<sup>1</sup> Cela a été montré par Yvan Leclerc dans deux articles : « Lieux du discours théorique chez Flaubert » et « Flaubert : la lettre comme seul discours critique », dans la lignée des travaux de Claudine Gothot-Mersch : « Sur le renouvellement des études de correspondances littéraires : le cas Flaubert » (*Romantisme*, 72, 1991) et « La Correspondance de Flaubert : une méthode au fil du temps » (*L'Œuvre de l'œuvre. Études sur la correspondance de Flaubert*, Presses universitaires de Vincennes, 1993).

<sup>2</sup> Lettre à Tourgueniev, [25] 29 juillet 1874, *Corr.*, t. IV, 1998, p. 843.

<sup>3</sup> « J'ai fait à votre *Philosophie de l'art* des traits sur les marges. — Comme ce livre est le résumé de votre doctrine il nous servira à une définitive discussion — les coudes sur la table —, *inter pocula* » (à Taine, le 25-XII-1865 ; III, p. 475).

<sup>4</sup> C'est l'hésitation entre BP et ES en 1862 qui avait paru intéressante et le rôle joué par Bouilhet dans la composition des romans antérieurs a déjà été analysé ; voir les articles de Benjamin F. Bart, Marie Durel et Ramona Naddaff.

triple difficulté. Certes, pendant la plus grande partie de la genèse du roman, Bouilhet et Flaubert sont séparés spatialement, ce qui – *a priori* – est une circonstance favorable à l'existence d'un échange critique épistolaire nourri. Mais, premier problème, sauf à recopier dans sa lettre le plan complet d'une nouvelle œuvre mise sur le métier, comme le fait vaillamment Bouilhet en octobre 1864 pour l'argument de sa pièce *Le Sexe faible* au prix de la rédaction de 8 longues pages serrées<sup>5</sup>, il est impossible au correspondant de réagir efficacement et pertinemment aux avancées de l'œuvre en chantier chez son ami, ou aux difficultés qu'elles soulèvent. Le plus souvent, la communication épistolaire entre Flaubert et Bouilhet, pour l'un comme pour l'autre, n'est donc qu'un pis-aller, un pâle ersatz du véritable échange critique qu'ils pratiquent abondamment mais qui se tient de préférence dans le cabinet de travail de Gustave à Croisset ou dans son domicile parisien, 42 boulevard du Temple, à la lumière d'une « lampe qui éclairait leurs deux fronts »<sup>6</sup>.

Deuxième obstacle rencontré : une lacune. Pour cette période, les lettres adressées par Flaubert à Bouilhet manquent dans leur quasi-totalité, détruites par le poète peu de temps avant sa mort<sup>7</sup> : on est donc contraint de déduire les remarques faites par Flaubert à Bouilhet ou les questions qu'il lui pose, des réponses que son ami lui donne – il y a donc un point aveugle, un angle mort dans cette correspondance qui n'est plus tout à fait « croisée ». Enfin, troisième difficulté, Bouilhet étant mort sans même avoir relu avec Flaubert les deux derniers chapitres de *L'Éducation sentimentale*, il n'a pu *a fortiori* livrer aucun commentaire critique portant sur le roman complet, sa composition d'ensemble, ses forces et faiblesses ou sa réception.

Ceci étant précisé, je commencerai par rappeler la situation si particulière de ces deux hommes qui constituèrent une paire d'amis avant que d'être pairs en littérature : à la limite de la gémellité, ils ont toujours écrit dans une relation spéculaire, l'échange épistolaire leur permettant de poursuivre, lorsqu'ils se trouvaient empêchés, un dialogue esthétique et critique aussi nécessaire que vital pour la création de chacun d'entre eux. Je montrerai ensuite, en centrant le propos, autant que possible, sur la période de conception et d'écriture de *L'Éducation sentimentale*, que la correspondance est le lieu où se poursuit le processus maïeutique qui fait de chacun le patient et respectueux accoucheur de la pensée de l'autre. Enfin, pleinement consciente de la dimension paradoxale et peut-être aventureuse de cette proposition de lecture, je tenterai de soutenir l'idée que la réalisation par Flaubert de son dernier projet (*Bouvard et Pécuchet*) peut être envisagée comme la poursuite d'une communication à distance entre Flaubert et Bouilhet, comme la mise en œuvre d'une correspondance à destinataire définitivement absent et pourtant encore efficient.

---

<sup>5</sup> Voir la lettre de Bouilhet à Flaubert du [8 octobre 1864], p. 507-515, qui court sur « quatre doubles feuillets » et se termine sur cette requête : « [...] tu serais bien aimable de me donner, *tout de suite*, ton avis et tes observations. »

<sup>6</sup> Fin de la Préface aux Dernières chansons.

<sup>7</sup> « Il avait brûlé en arrivant à Rouen beaucoup de lettres – Pourquoi ? est-ce parce qu'il sentait la mort ? [...] J'ai été vexé et un peu dupé de ce qu'il n'ait pas tenu à garder un plus grand nombre de mes lettres. (Je crois qu'il les a brûlées parce qu'elles contenaient beaucoup d'ordures.) », Gustave Flaubert, « Mon pauvre Bouilhet », in *Vie et travaux du R.P. Cruchard et autres inédits*, éd. Matthieu Desportes et Yvan Leclerc, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2005, p. 86. Il reste « 86 lettres de Flaubert à Bouilhet, contre 523 de Bouilhet à Flaubert » (note 82, p. 96).

## L'un au miroir de l'autre : la correspondance comme succédané du vrai dialogue critique

Nés la même année<sup>8</sup>, en 1821, Bouilhet et Flaubert ont été condisciples au Collège royal de Rouen. Ils ont fait tous deux leurs débuts dans la *Revue de Paris*<sup>9</sup> en publiant respectivement *Melaenis* en novembre 1851, conte romain dédié à Gustave Flaubert, et *Madame Bovary*, à l'automne 1856, roman dédié à Louis Bouilhet. Bien que versés dans des genres littéraires différents (prose pour Gustave ; poésie par aspiration et théâtre par nécessité pour Louis) et quoiqu'ils aient évolué dans des environnements socio-économiques éloignés (l'un pouvant vivre de ses rentes et l'autre astreint à courir le cachet ou à occuper une place<sup>10</sup>), ils partageaient le même humour<sup>11</sup>, les mêmes aspirations au Beau et les mêmes principes esthétiques fondamentaux : dans la « Préface » qu'il rédigea pour les *Dernières Chansons* de Bouilhet, Flaubert explique exposer « ses (ou nos) doctrines littéraires »<sup>12</sup>. Il honorera sa mémoire en publiant son dernier recueil de poésies, mais aussi en faisant jouer plusieurs pièces de son ami, n'hésitant pas, quand cela s'imposait, à reprendre lui-même une strophe ou une scène. Ils étaient tous deux fils de médecin, et Louis Bouilhet ayant commencé des études dans cette voie sous la direction du père de Gustave, ce fut parfois, pour leurs contemporains, une source de confusion supplémentaire entre les deux hommes<sup>13</sup>. De leur vivant, ils connurent tous deux le succès et reposent aujourd'hui dans le cimetière monumental de Rouen, à quelques mètres l'un de l'autre. En dépit de leur grande différence de tempérament, Flaubert étant exalté et Bouilhet plus timide, les coïncidences notées, déjà nombreuses<sup>14</sup>, se doublent enfin d'une indubitable ressemblance physique souvent commentée. Ainsi, selon Maxime Du Camp : « Grands tous deux, de large carrure, précocement chauves, portant de longues moustaches de même couleur, ayant l'accent du même terroir, ils avaient l'air de se ressembler, et l'on a dit qu'ils étaient frères »<sup>15</sup>. Seule la forme du lobe de l'oreille permet de distinguer leurs photographies avec certitude<sup>16</sup>.

Ces traits de ressemblance biographiques, physiques et intellectuels, effectivement propres à suggérer une fraternité, se complexifient d'une proximité psychologique et d'une forte

<sup>8</sup> Louis naquit le 27 mai 1821 à Cany (alors Seine-Inférieure), Gustave le 12 décembre à Rouen.

<sup>9</sup> Maxime Du Camp se rappelle avoir été « heureux d'ouvrir les portes de la publicité devant Flaubert et devant Bouilhet » (*Souvenirs littéraires*, II, 11).

<sup>10</sup> Flaubert en était bien conscient : « Voilà un homme, ce Bouilhet ! Quelle nature complète ! Si j'étais capable d'être jaloux de quelqu'un, je le serais de lui. Avec la vie abrutissante qu'il a menée et les bouillons qu'il a bus, je serais certainement un imbécile maintenant, ou bien au baigne, ou pendu par mes propres mains. Les souffrances du dehors l'ont rendu meilleur. » À Louise Colet [Croisset], mardi soir, minuit. [25 octobre 1853.]

<sup>11</sup> Ils affectionnaient en particulier les calembours : « [...] Mulot pioche aussi, mais il est atteint d'un rhumatisme à la cuisse gauche. Ce qui m'a fait lui dire avec autant d'esprit que d'à-propos : « Tu as été charpentier à Athènes ! » – « Pourquoi ? » – « Parce que tu as une scie attique ! » (Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 14 novembre 1857], *BLàF*, p. 120).

<sup>12</sup> À Edmond de Goncourt [Croisset] dimanche soir [26 juin 1870].

<sup>13</sup> Bouilhet indique ainsi à Flaubert que *Le Figaro*, annonçant la parution prochaine de son nouveau roman sous le titre du Cœur à droite, fait suivre cette information erronée de cette exclamation : « Ah ! ces médecins !... » Et Bouilhet de poursuivre : « Comment a-t-on pu trouver celle-là ? Toujours la ressemblance !... Ça devient fantastique !... » (Bouilhet à Flaubert, Rouen, 29 mai 1869, *BLàF*, p. 705).

<sup>14</sup> Il y eut même parfois de curieuses coïncidences dans leurs problèmes de santé : « [...] il est singulier que j'aie ressenti, en même temps que toi, une affection identique des testicules, *vulgo*, couilles [...] » (Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [7 juillet 1866], *BLàF*, p. 614).

<sup>15</sup> *Souvenirs littéraires*, II, 11-12. Même remarque dans le journal des Goncourt (Raitt, p. VII).

<sup>16</sup> « On ne distingue guère les deux amis qu'à la forme du lobe de l'oreille, arrondi chez Flaubert, rattaché à la mâchoire chez Bouilhet », in Louis Bouilhet, *Lettres à Louise Colet*, éd. Marie-Claire Bancquart, Paris, Presses universitaires de France, « Publications de l'Université de Rouen », 1973, note 16, p. 14.

dépendance dans le domaine de la création qui font basculer la relation du côté de la fusion gémellaire<sup>17</sup>, voire des frères siamois. Bouilhet est pour Flaubert « une partie de [lui]-même »<sup>18</sup> ; son décès équivalait pour lui à « une amputation considérable »<sup>19</sup> : le jour de son enterrement « la moitié de [son] cerveau est restée pour jamais au Cimetière Monumental »<sup>20</sup>. En effet, pour l'un comme pour l'autre, écrire n'a de sens que dans la mesure où le processus se fait en dialogue et sous le regard de l'autre, dans une constante relation spéculaire. Ils ont besoin de se lire l'un à l'autre ce qu'ils écrivent, ils sont au premier chef, l'un pour l'autre, le nécessaire « auditoire intelligent »<sup>21</sup>. Leur acte d'écriture n'a pas le public pour destinataire prioritaire, mais bien l'autre soi-même, ce qui explique l'infinie détresse dans laquelle Flaubert s'est trouvé plongé par le décès de Bouilhet : dorénavant, il n'a « plus *personne* à qui parler »<sup>22</sup>, et, une fois Gautier mort, il « ne voi[t] plus pour qui écrire »<sup>23</sup>. En résumé : « À quoi bon écrire maintenant, puisqu'il n'est plus là ! »<sup>24</sup>

Ce besoin de la présence de l'autre dans l'acte de création littéraire s'est trouvé particulièrement comblé lorsque les deux amis ont travaillé en collaboration à la même œuvre. Outre de nombreux scénarios, leur production commune comporte *La Découverte de la vaccine*, tragédie en cinq actes et en vers (écrite avec Du Camp en 1846), *Pierrot au sérail*, pantomime en six actes (rédigée en 1846-1847, puis reprise par Flaubert seul en 1855), et surtout *Le Château des cœurs* (composé avec l'aide de d'Osmoy en 1863). Mais ce n'est là qu'un épiphénomène car c'est bien lorsque chacun d'entre eux travaille à son œuvre personnelle que la nécessité du discours critique porté par l'autre se fait le mieux sentir et se révèle la plus cruciale. Aussi, lorsque diverses contingences éloignent les deux amis, leur correspondance tente-t-elle de remédier à l'impossibilité de tenir les vitales séances de travail en commun. Mais à de rares exceptions près – que l'on verra plus tard –, la relation épistolaire peine à remplir cette tâche, bien que les deux écrivains s'astreignent à une communication régulière : Flaubert écrit tous les jeudis, Bouilhet lui répond le samedi afin qu'il reçoive son courrier le dimanche, en souvenir de la période bénie (1846-1853) où il pouvait se rendre chaque semaine ce jour-là à Croisset<sup>25</sup>. En août 1866, Bouilhet écrit à Flaubert « deux mots, à seule fin de rétablir la régularité de [leur] correspondance »<sup>26</sup>.

Aussi, plus que de grands principes esthétiques, leurs lettres sont-elles remplies de problèmes d'agenda : une grande partie de la correspondance consiste à regretter l'éloignement, et à espérer, mettre au point, reporter – parfois –, et recalculer – toujours –

<sup>17</sup> Du Camp a bien souligné la chose : en 1851, la publication de *Melaenis*, dédié à Flaubert, « faisait connaître au public les noms jumelés de ces deux amis qui ne devaient plus se quitter et qui se pénétraient de leur mutuelle influence. Ils ont si longtemps vécu de la même vie, tourmentés des mêmes préoccupations, regardant vers le même but, poursuivant le même idéal, qu'ils en avaient fini par s'emprunter leurs gestes, leur attitude, leurs phrases, leur façon de parler » (*Souvenirs littéraires*, II, p. 11).

<sup>18</sup> À la Princesse Mathilde [Croisset,] mardi, 5 heures [20 juillet 1869].

<sup>19</sup> À Frédéric Baudry [Croisset,] jeudi [29 juillet 1869].

<sup>20</sup> À Frédéric Fovard [Croisset,] mercredi soir [21 juillet 1869].

<sup>21</sup> « Bouilhet me manque ! Un auditoire intelligent me manque ! » À ERNEST FEYDEAU [Croisset, fin de septembre 1859.]

<sup>22</sup> À Caroline, [1<sup>er</sup> juillet 1870], IV, p. 201.

<sup>23</sup> À la princesse Mathilde, [30 novembre 1872], IV, p. 617.

<sup>24</sup> À Jules Duplan [Croisset,] jeudi [29 juillet 1869].

<sup>25</sup> Ce souvenir fait partie des instantanés nostalgiques qui submergent Flaubert de tristesse dans ses dernières années : « J'ai passé la journée de dimanche dans un abrutissement singulier, plein de douceurs. Je revoyais le temps où mon pauvre Bouilhet entraît, le dimanche matin, avec son cahier de vers sous le bras, quand le père Parain circulait par la maison, en portant le journal sur sa hanche, et que toi, pauvre loulou, tu courais au milieu du gazon couverte d'un tablier blanc ».

<sup>26</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [18 août 1866], *BLàF*, p. 621.

l'échéance du prochain rendez-vous dont il faut mettre à profit la moindre des heures<sup>27</sup>. C'est seulement alors, dans le dialogue direct et le face à face que les problèmes pourront être résolus : Bouilhet inquiet pour le 2<sup>e</sup> acte de sa pièce, annonce à Flaubert qu'« il y a une question psychologique [qu'ils devront] approfondir, quand [ils se verront] à Paris »<sup>28</sup> et se réjouit quelques mois plus tard, de « bientôt », à Croisset, « fouiller et élucider le terrible chapitre qui [...] arrache des gémissements »<sup>29</sup> à son ami. Effectivement, pour tenir un discours critique, il faut avoir sous les yeux les matériaux en cours d'élaboration. Aussi Bouilhet renonce-t-il à expliquer le problème qui l'arrête : « nous en causerons, à notre première rencontre, je ne t'en parle point aujourd'hui : tu n'as pas le scénario assez présent à la mémoire »<sup>30</sup>.

Et même au moment où la correspondance croisée des deux amis est la plus prolixe en conseils, questionnements et confrontations critiques, c'est-à-dire au moment de la rédaction collaborative du *Château des cœurs* en 1863, les discussions aboutissent rarement, sinon à l'urgence d'une prochaine réunion : « Tu veux faire une comédie humaine, et le surnaturel éloigné, séparé, abstrait. Non, je ne vois pas la chose comme cela. [...] Que faire ? Il faut absolument nous rapprocher. À distance, nous pataugerons »<sup>31</sup>. Quelques mois après, Bouilhet réitère son injonction : « Tu vois, mon cher vieux, combien il est difficile, impossible même, de collaborer à distance, et de moucheter de vers bien sentis des pages absentes, et des mouvements de style qu'on ne connaît pas »<sup>32</sup>. Voilà qui souligne la difficulté inhérente à ma présente enquête : de correspondance croisée à dimension critique il n'existe quasiment pas entre les pairs Bouilhet et Flaubert, du moins à partir du moment où la rédaction de *L'Éducation sentimentale* commence, et ceci bien que les deux écrivains aient amplement discuté leurs principes et aient chacun commenté la genèse des œuvres de l'autre. On peut aller chercher dans les *Souvenirs littéraires* de Du Camp une formulation – non dénuée d'un certain dépit – de cet état de fait :

Flaubert et Bouilhet ont commis tous deux la même erreur. Ils ont vécu trop longtemps ensemble en face l'un de l'autre, se reflétant, se reproduisant, formant à eux deux un univers d'où le reste était exclu. Pris par l'admiration de soi-même, ils se sont complu dans une sorte d'isolement qui les ramenait toujours à la contemplation de leurs œuvres. À une lecture d'un fragment de Flaubert, Bouilhet répondait en récitant les dernières strophes qu'il avait faites. Ils se renvoyaient la glorification ; tour à tour ils étaient le prêtre et la divinité<sup>33</sup>.

Quoiqu'il en soit, cette « contemplation de leurs œuvres », narcissique, ne trouvait pas son espace de prédilection dans l'abondante correspondance que les deux amis ont pourtant bien échangée ; elle ne pouvait s'exprimer complètement que dans le face à face, elle ne pouvait se donner libre cours qu'en régime présentiel et non dans un dialogue épistolaire médié.

<sup>27</sup> « Vu les longs travaux que nous avons à faire, sur ton bouquin, il vaudrait peut-être mieux que je couchasse chez toi, ce qui nous donnerait des nuits à volonté, si nos journées sont prises par des courses, ou des visites » (Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] mercredi [31 janvier 1866], *BLàF*, p. 589.

<sup>28</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] vendredi [24 août 1866], *BLàF*, p. 623.

<sup>29</sup> (Bouilhet à Flaubert, [Paris,] samedi [1er décembre 1866], *BLàF*, p. 636.

<sup>30</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 23 juin 1866], *BLàF*, p. 612.

<sup>31</sup> (Bouilhet à Flaubert, [Mantes, vendredi 19 juin 1863], *BLàF*, p. 444.

<sup>32</sup> (Bouilhet à Flaubert, [Mantes, du 16 au 20 septembre 1863], *BLàF*, p. 465 [à propos du *Château des cœurs*].

<sup>33</sup> *Souvenirs littéraires*, II, 460-461.

## L'un boussole de l'autre : les principes fondus dans la correspondance

Néanmoins, dans la correspondance qu'échangent Bouilhet et Flaubert à partir du moment où le projet de *L'Éducation sentimentale* prend forme et alors qu'ils sont spatialement éloignés, sourdent un certain nombre de principes dont l'énoncé est le plus souvent en-deçà de la théorisation mais qui font signe vers des positionnements critiques ou esthétiques précis. Je vais essayer d'en proposer un rapide panorama dont l'épigraphe, bien qu'anachronique, sera l'extrait d'une lettre de Flaubert à Louise Colet de 1853 :

Comment ferai-je l'hiver prochain, quand mon B[ouilhet] ne sera plus là ? Je crois du reste qu'il sera comme moi, un peu désarçonné un moment. Nous nous sommes l'un à l'autre, en nos travaux respectifs, une espèce d'indicateur de chemin de fer, qui, le bras étendu, avertit que la route est bonne et qu'on peut suivre<sup>34</sup>.

L'un pour l'autre, les deux écrivains jouent donc le rôle essentiel de celui qui montre le chemin à emprunter, en rappelant les principes, lorsque c'est nécessaire. Cela se traduit d'abord par des conseils pragmatiques relatifs au mode de vie qu'il convient d'adopter. Flaubert, persuadé que Bouilhet ne peut réussir qu'à Paris, le pousse à s'y installer dès 1853 et, quand le dramaturge réside à Mantes, entre 1857 et 1867, il ne cesse de lui dire : « va à Paris, sois là, presse les gens, harcelle le monde »<sup>35</sup>, alors même que Bouilhet n'a pas un sou vaillant et que tout déplacement met en péril son fragile équilibre financier... Inversement, ce dernier encourage son ami à fuir les divertissements parisiens car son « roman demande absolument la solitude »<sup>36</sup>. Et quand il s'agit de répondre aux attaques des journalistes du *Figaro*, Bouilhet n'y va pas par quatre chemins :

La meilleure façon de leur casser la gueule, c'est de ne pas admettre leur existence. C'est surtout, de retourner à l'œuvre, avec le calme et la cuirasse d'un éléphant que tu es ! J'applaudis des deux mains et des deux couilles à ta résolution de regagner ton cabinet ! C'est là seulement, que tu trouveras ton sujet, avec tous les développements légitimes et *sains*. Paris est trop tumultueux et trop *artiste* ! Croisset !... Croisset ! Croisset<sup>37</sup> !

Ces considérations de logement dépassent de beaucoup la simple question de commodité, il s'agit véritablement de créer ou de rétablir les conditions de possibilité de l'écriture romanesque, pour l'un, et de la représentation de ses pièces, pour l'autre. Elles font donc partie des principes qu'il faut incessamment se rappeler l'un à l'autre, au même titre que le principe suprême, ou méta-principe, selon lequel il ne faut pas déroger aux principes. C'est le sens de la forte admonestation que Flaubert adresse à Bouilhet en 1860 quand l'administrateur de la Comédie-Française lui propose de composer une ode patriotique en l'honneur de l'annexion prochaine de la Savoie par la France :

Et de même que je te garde une gratitude éternelle pour m'avoir empêché de consentir à ce qu'on fit une pièce avec la *Bovary*, tu me remercieras pareillement de t'avoir *ouvert les yeux* sur la chose en question. [...]

Ce n'est pas là une bonne entrée pour les Français. Au contraire. Qu'est-ce que ça leur fait, aux Sociétaires ? Je comprends l'idée de Thierry en sa qualité d'homme officiel et à sa place j'en

<sup>34</sup> À Louise Colet [Croisset,] nuit de samedi [21 mai 1853.] II, p. 329.

<sup>35</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [20 mai 1865], *BLàF*, p. 544.

<sup>36</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [22 octobre 1864], *BLàF*, p. 518.

<sup>37</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] vendredi [9 janvier 1863], *BLàF*, p. 414-415.

eusse fait tout autant. - Mais en acceptant tu t'abaisse et, tranchons le mot, tu te dégrades. - Tu perds ta balle de poète *pur*, d'homme indépendant. - Tu es classé, enrégimenté, capturé. - Jamais de politique, nom de Dieu ! ça porte malheur et ça n'est pas propre. « Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe. » Après une concession il en faut faire une autre, etc<sup>38</sup>.

Le « poteau indicateur » se mue ici en un autre panneau de signalisation, un massif « sens interdit » qui impose à l'ami de ne pas quitter la route et de revenir aussitôt dans le droit chemin.

Outre le souci essentiel du respect des grands principes, la correspondance échangée entre Bouilhet et Flaubert les montre particulièrement attentifs à deux moments de la genèse de leurs œuvres : l'élaboration scénarique et la relecture. Les premiers plans généraux de *L'Éducation sentimentale* sont retravaillés avec l'aide de Bouilhet, et le scénario de chaque partie est discuté entre eux avant que Flaubert n'en commence la rédaction. En mai 1863, tandis que l'écrivain hésite entre deux idées de roman, celle qui donnera naissance à *Bouvard et Pécuchet* et celle qui deviendra *L'Éducation sentimentale*, Bouilhet lui donne des conseils : « Cherche encore, jusqu'à la fin du présent mois, ni plus, ni moins. Et puis, aborde franchement les *commis*, à moins que d'ici-là tu n'aies trouvé un joint pour *Lutèce*. Nous coulerons tout cela, à fond, quand tu viendras à Mantes ». Un peu plus loin, il exprime cependant des regrets à propos de leur travail commun : « Mon seul ennui a été de ne pouvoir t'être utile, juste au moment où je croyais avoir trouvé avec toi la pie au nid, dans notre premier scénario ! »<sup>39</sup> Mais le travail en commun finit par porter ses fruits :

J'augure beaucoup de ton roman. Je comprends le plan désormais. Dans le début, il m'échappait complètement, tu te rappelles, mais le travail de Paris lui a donné un *ensemble d'intention* qui en fait un livre et un *beau livre*<sup>40</sup>.

Alors que le romancier semble éprouver des difficultés au moment d'aborder sa seconde partie, Bouilhet s'étonne : « Quant au plan, il me semblait que nous l'avions parfaitement arrêté à Paris ? », puis il relativise la difficulté : « Après cela, des creux se découvrent sous la pioche, à mesure qu'on avance dans l'œuvre. Je m'en suis joliment convaincu, en écrivant ma pièce »<sup>41</sup>.

À l'autre bout de la genèse, c'est la relecture finale de l'œuvre qui retient l'attention du correspondant. Quand Bouilhet termine sa pièce intitulée *La Conjuration d'Amboise* en mars 1866, il accueille avec reconnaissance les nombreux problèmes que Flaubert lui signale : « Je te remercie mille fois des notes de corrections que tu m'as écrites ; elles sont on ne peut plus judicieuses »<sup>42</sup>. Si Bouilhet, quant à lui n'a pu relire *L'Éducation sentimentale* intégralement terminée, il a pris connaissance de tout ce qui précède les deux derniers chapitres de la dernière partie, dès que Flaubert pouvait lui en présenter une « tartine »<sup>43</sup> suffisamment respectable, et en particulier une fois les grandes articulations atteintes<sup>44</sup> : « je ne tarderai

<sup>38</sup> À Louis Bouilhet [Paris,] nuit de vendredi [16 mars 1860]. III, p. 79-80.

<sup>39</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, samedi 2 mai 1863], *BLàF*, p. 430-431

<sup>40</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 22 octobre 1864], *BLàF*, p. 518

<sup>41</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] vendredi soir [19 janvier 1866], *BLàF*, p. 586

<sup>42</sup> Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [3 mars 1866], *BLàF*, p. 591.

<sup>43</sup> « Si tu avais insisté pour le 12 décembre je serais venu. Mais je crois sincèrement qu'il vaut mieux, pour l'un et pour l'autre, que nous ayons à nous communiquer une tartine plus respectable. (Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [10 décembre 1864], *BLàF*, p. 525.

<sup>44</sup> « J'ai deux époques, à te proposer : le lundi 12 décembre, j'aurai certainement terminé mon second acte, ou bien, et c'est ce qui m'irait le mieux, sauf ton approbation, le 4 ou 5 janvier. J'aurais alors un peu plus de temps à te

pas, maintenant, à me mettre à ton entière disposition pour ton roman. Nous verrons, mot à mot, toute cette première partie »<sup>45</sup>, écrit-il à Flaubert en janvier 1866.

La relecture s'accompagne d'un souci particulier qui est celui des suppressions : autant il est important de laisser d'abord libre cours à l'inspiration, autant il est nécessaire, dans un second temps, de réduire drastiquement le propos. Dans les notes de corrections que Flaubert envoie à Bouilhet à propos de *La Conjuraison d'Amboise*, il indique des coupures<sup>46</sup>. Mais c'est surtout Bouilhet qui a rempli ce rôle de censeur inflexible et efficace auprès de Flaubert<sup>47</sup>, en lui conseillant par exemple : « lâche-toi carrément dans le bal, nous retrancherons bien plus tard s'il y a lieu »<sup>48</sup> ou « Vas donc, dis *plus que moins*, on peut toujours couper, bien que ça fasse du mal à l'auteur »<sup>49</sup>. On peut donc imaginer que si Bouilhet avait vécu, s'il avait pu, comme il l'espérait, « rev[oir] tout cela, à loisir »<sup>50</sup> avec Flaubert, il lui aurait vraisemblablement indiqué de nouvelles suppressions à opérer dans le roman achevé.

Néanmoins, c'est dans la poursuite du travail au jour le jour que l'utilité et la prégnance de la correspondance se révèlent, par la discrète mais efficace maïeutique qu'elle opère à distance : il s'agit, pour chacun des deux écrivains, d'aider l'autre à enfanter son projet tout en respectant son intégrité, sa complète innéité. Le processus commence parfois dans l'opposition. À la recherche d'un nouveau sujet de pièce, Bouilhet demande à Flaubert de lui « dire *n'importe quoi*, quand ça serait impossible, ça fixera peut-être [ses] idées qui s'en vont partout à la fois »<sup>51</sup>. Cependant, il faut aussi que le sujet plaise : « Règle générale [écrit Bouilhet] : il ne faut jamais faire une chose, *sans plaisir* »<sup>52</sup>. Quand Flaubert hésite entre *L'Éducation* et *Bouvard*, Bouilhet lui écrit : « à tout prendre, j'aimerais mieux te voir installé entre tes deux commis, que lancé dans une machine qui ne t'empoignerait qu'à moitié »<sup>53</sup>. Un an après, *L'Éducation* étant en chantier, Bouilhet se réjouit : « Je suis heureux d'apprendre que ton sujet se développe, ce dont je n'ai jamais douté, et qu'il commence à te plaire, ce qui est le plus important »<sup>54</sup>.

Mais surtout, les correspondants passent leur temps à se rassurer l'un l'autre : « Je suis certain que ton affaire va marcher : tu as tort d'avoir des doutes sur le fond du roman. Je t'assure que c'est très bon »<sup>55</sup>, affirme Bouilhet à son ami. Et quelques mois plus tard, il complète sa pensée en lui écrivant : « Je t'exhorte à ne pas douter de ton roman. Il sera très

---

donner, et j'aurais terminé mon 3e acte. D'une part, tu pourrais facilement juger de l'ensemble, sur une portion si considérable ; d'autre part, j'aurais le même avantage pour ton roman » (Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [3 décembre 1864], *BLàF*, p. 524.

<sup>45</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] vendredi soir [19 janvier 1866], *BLàF*, p. 586.

<sup>46</sup> « [...] je ferai les coupures indiquées » (Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [3 mars 1866], *BLàF*, p. 591

<sup>47</sup> Voir Du Camp : « À les voir ensemble, à voir Flaubert criant haut, s'impatientant, rejetant toute observation et bondissant sous la contradiction ; à voir Bouilhet très doux, assez humble d'apparence, ironique, répondant aux objurgations par une plaisanterie, on aurait pu croire que Flaubert était un tyran et Bouilhet un vaincu ; il n'en était rien : c'est Bouilhet qui était le maître, en matière de lettres du moins, et c'est Flaubert qui obéissait. Il avait beau se débattre, secouer sa table, jurer qu'il ne supprimerait pas une syllabe, Bouilhet impassible, humant sa prise de tabac, lui disait : « Tu vas enlever cette incidence parce qu'elle est inutile à ton récit, et qu'en pareil cas ce qui est inutile est nuisible. » Flaubert finissait par céder et ne s'en repentait pas » (*Souvenirs*, II, 194).

<sup>48</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, samedi 26 mai 1866], *BLàF*, p. 605.

<sup>49</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 26 septembre 1857], *BLàF*, p. 111.

<sup>50</sup> Bouilhet à Flaubert, Rouen, 22 mai 1869, *BLàF*, p. 703.

<sup>51</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, samedi 25 juin 1864], *BLàF*, p. 490.

<sup>52</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [21 mars 1863], *BLàF*, p. 425.

<sup>53</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] 6 [février 1863], *BLàF*, p. 421.

<sup>54</sup> Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [9 juillet 1864], *BLàF*, p. 492.

<sup>55</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, samedi 26 mai 1866], *BLàF*, p. 605.

*bon* dans le sens réaliste que tu as voulu. [...] Ton livre répond à ta volonté, à ton goût, et il est superflu de dire que l'une et l'autre sont hors de jugement »<sup>56</sup>. Car c'est bien là le fond du véritable acte critique, qu'il soit opéré en phase de genèse ou au terme de la rédaction : il faut « entrer dans l'intention de l'auteur »<sup>57</sup>. Or aussi proches soient-ils, et alors que leurs principes esthétiques sont quasiment les mêmes, les deux écrivains ne se confondent jamais et respectent au premier chef l'individualité de l'autre. Au début de la rédaction de *L'Éducation sentimentale*, Bouilhet rappelle à son ami qu'il lui est impossible de « prévoir la couleur [qu'il a] l'intention de donner »<sup>58</sup> à son roman. Quant à Flaubert, dès 1853, il confiait à Louise Colet : « Quant à lui, B[ouilhet], il faut que tous deux nous valions quelque chose, puisque, depuis 7 ans que nous nous communiquons nos plans et nos phrases, nous avons gardé respectivement notre physionomie individuelle »<sup>59</sup>. Là est donc le point nodal de l'échange critique épistolaire entre Bouilhet et Flaubert : être capable à distance de se mettre si bien à la place de l'autre qu'on lui permet de garder le cap lorsqu'il doute, dans le complet respect de son innéité ; il s'agit de le faire advenir, de lui permettre d'être lui-même en tant que créateur. À la mort de son ami, Flaubert a explicitement reconnu la dette qu'il avait à son égard : « En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon *accoucheur*, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même »<sup>60</sup>, et ailleurs : « J'ai enterré avant-hier ma conscience littéraire, mon jugement, ma boussole, — sans compter le reste ! »<sup>61</sup>

### **L'un sans l'autre : la poursuite du dialogue épistolaire par l'intermédiaire de *Bouvard et Pécuchet* ?**

La mort de Bouilhet, le 18 juillet 1869, coïncide — à peu de chose près — avec la fin de la rédaction de *L'Éducation sentimentale*. L'échange épistolaire entre Flaubert et Bouilhet prend alors évidemment fin. Néanmoins, le dialogue critique que les deux hommes entretenaient dans leurs lettres sur les bases précédemment décrites, ne s'interrompt pas complètement. Je voudrais ici proposer de lire la mise en œuvre de l'ultime projet de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, comme la poursuite, sous une autre forme, de cet échange dorénavant réduit à une seule voix mais qui continue dans la fidélité aux principes élaborés et aux idées creusées avec l'ami défunt.

J'en verrais un premier indice dans le fait que Bouilhet, après sa mort, demeure très présent dans la vie de Flaubert. Le romancier affirme que son « image [l']obsède »<sup>62</sup>, mais surtout, il se donne beaucoup de mal pour honorer la mémoire littéraire de son ami en faisant jouer la pièce qu'il venait de terminer (*Mademoiselle Aïssé*), en publiant ses poésies encore inédites (*Dernières Chansons*) et en lançant les démarches nécessaires pour faire ériger à Rouen un monument à sa mémoire. Cette intense activité toute entière dévolue à la célébration du pair en littérature est aussi l'occasion pour Flaubert de produire son seul texte théorique délivré dans l'espace public : une Préface pour le recueil *Dernières Chansons*. Tout se passe comme si la mort de l'*alter ego* rendait momentanément possible voire nécessaire la cristallisation de

<sup>56</sup> Bouilhet à Flaubert, Mantes, vendredi [30 août 1867], *BLàF*, p. 665.

<sup>57</sup> Préface aux *Dernières Chansons*, p. 23.

<sup>58</sup> Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [9 juillet 1864], *BLàF*, p. 492.

<sup>59</sup> à Louise Colet, le 9-XII-1852 ; II p. 202.

<sup>60</sup> À George Sand [Paris,] mercredi après-midi [12 janvier 1870].

<sup>61</sup> À Frédéric Fovard [Croisset,] jeudi soir [21 juillet 1869].

<sup>62</sup> À sa nièce Caroline [Paris,] mercredi matin [18 août 1869]

principes esthétiques jusqu'ici retenus et pratiqués uniquement dans la sphère privée de l'échange épistolaire ou du face à face. Ce texte se termine d'ailleurs par une apostrophe à deux jeunes poètes qui est une évocation à mots couverts de la manière dont se poursuit, au-delà de la mort, la relation de Flaubert avec Bouilhet<sup>63</sup>.

Mais venons-en à *Bouvard et Pécuchet* : quels rapports ce roman peut-il donc entretenir avec Bouilhet mort en 1869 alors que Flaubert ne commence les lectures destinées à son « encyclopédie critique en farce » qu'en 1872 et qu'il ne se met aux phrases qu'à l'été 1874 ? Ces rapports sont plus nombreux qu'on ne pourrait d'abord le croire ! En effet, le roman fait indubitablement partie des « œuvres futures rêvées ensemble »<sup>64</sup> par les deux amis. Le *Dictionnaire des idées reçues*, dont on connaît l'intime parenté avec *Bouvard et Pécuchet*, est évoqué pour la première fois par Flaubert dans une lettre adressée à Bouilhet en septembre 1850 : « Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des Idées Reçues* »<sup>65</sup>, lui écrit-il de Damas. Quelques années plus tard, il prévoit toujours de faire avec Bouilhet : « le *Ballet astronomique*, une féerie, des pantomimes, le *Dictionnaire des idées reçues*, des scénarios, des bouts rimés, etc. »<sup>66</sup> Enfin, dans les dernières années de la vie de Bouilhet, le projet réapparaît dans deux lettres. L'une fait référence à une définition qui ne se trouve plus dans les manuscrits aujourd'hui connus de l'œuvre mais qui semble en avoir fait partie à ce moment-là : Bouilhet présente en effet une anecdote qu'il raconte à Flaubert « comme le pendant de cet article du *Dictionnaire des idées reçues* : "Il n'y a que les marins qui fument !" »<sup>67</sup> Dans une autre lettre, le dramaturge s'amuse avec la structure du dictionnaire : il propose une définition « maison », jouant vraisemblablement sur la similitude de son patronyme (BouilHet), avec celui du célèbre lexicographe et auteur de dictionnaires (BouilLet), pour un article portant sur Adolphe d'Ennery dont il blague le comportement : « *D'Ennery* : fausse religion des... dindes. (dict. de Bouilhet) »<sup>68</sup>.

L'élaboration du *Dictionnaire des idées reçues*, qui devait prendre place dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*, est donc intimement liée à la personne de Bouilhet. Mais il en va de même pour la prime genèse du roman lui-même. En effet, le premier scénario du roman a été élaboré par Flaubert, bien avant la mort de Bouilhet, en 1862-1863, lorsqu'il hésitait entre ce roman, alors nommé *Les Deux Commis*, et *L'Éducation sentimentale*. Bouilhet connaissait donc très bien la nature de ce projet. Le 6 février 1863, il écrivait à Flaubert : « Tu me reparles des *Deux commis*, et tu m'as l'air très monté à leur endroit. Note que je suis entièrement de ton avis, et que, de tout temps, ce sujet-là m'a botté »<sup>69</sup>. Son enthousiasme n'a pas faibli un mois après : « Si réellement tu ne te sens pas monté pour le roman *sentimentale*, donne, tête baissée, dans *les 2 commis*. Tu seras sûr, au moins, de faire une œuvre vraie. De

---

<sup>63</sup> fin de la *Préface aux Dernières chansons*, adresse à deux jeunes poètes : « Puis, quand l'un sera mort, – car la vie était trop belle, que l'autre garde précieusement sa mémoire pour lui faire un rempart contre les bassesses, un recours contre les défaillances, ou plutôt comme un oratoire domestique où il ira murmurer ses chagrins et détendre son cœur. Que de fois, la nuit, jetant les yeux dans les ténèbres, derrière cette lampe qui éclairait leurs deux fronts, il cherchera vaguement une ombre, prêt à l'interroger : « Est-ce ainsi ? que dois-je faire ? réponds-moi ! » – Et si ce souvenir est l'éternel aliment de son désespoir, ce sera, du moins, une compagnie dans sa solitude » (p. 37).

<sup>64</sup> À Jules Duplan [Croisset,] jeudi [29 juillet 1869].

<sup>65</sup> (678-9) (à Louis Bouilhet, le 4-IX-1850).

<sup>66</sup> Lettre du [5 juillet 1854].

<sup>67</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 13 janvier 1866], *BLàF*, p. 585.

<sup>68</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [4 février 1865], *BLàF*, p. 533.

<sup>69</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] 6 [février 1863], *BLàF*, p. 421.

celle-là j'en répons d'avance »<sup>70</sup>. *Bouvard et Pécuchet*, « œuvre âpre et originale »<sup>71</sup>, a donc reçu le blanc-seing de Bouilhet ; de son vivant, Monseigneur a donné son *imprimatur* à cette œuvre de son Grand Vicaire.

En outre, Bouilhet s'est soucié toujours d'alimenter le « carton des curiosités », un réservoir documentaire que Flaubert avait très tôt mis en service et dont il recyclera une partie du contenu dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. Bouilhet mentionne par exemple une « épître à Bérat » que son ami lui a envoyée mais qu'il ne manquera pas de lui retourner : « Je ne suis pas assez égoïste pour m'emparer de cette forte pièce. Je te la rendrai : elle appartient au carton »<sup>72</sup>. Mais il apporte lui aussi « ses pierres à l'édifice » : il envoie à Flaubert pour le carton un « imprimé » décrivant « une jolie banque religieuse, pour pousser à l'emprunt mexicain »<sup>73</sup> et une missive de « l'avocat Paul Gagne, auteur de *L'Unéide* »<sup>74</sup>. Alors même que c'était *L'Éducation sentimentale* qui avait finalement été mise en chantier, Bouilhet ne doutait pas que le tour de *Bouvard et Pécuchet* viendrait ensuite...

Inversement, on trouve dans les pages préparées pour le second volume, au moins une citation provenant très vraisemblablement de Bouilhet. Il s'agit de la qualification de Rabelais par Lamartine de « boueux de l'humanité »<sup>75</sup>. Dans sa lettre du 18 novembre 1865, Bouilhet avait aussitôt signalé à Flaubert l'ignominie proférée par « ce grotesque barde nommé Lamartine »<sup>76</sup> dans sa *Vie de Byron* qui paraissait alors en feuilleton dans *Le Constitutionnel*. Flaubert l'avait alors vraisemblablement relevée et mise de côté, comme on le voit sur le folio 18 du troisième volume des dossiers documentaires destinés au roman<sup>77</sup>. Si *Bouvard et Pécuchet* est donc le seul roman de Flaubert qui n'ait pas été rédigé sous le regard, voire le contrôle de Bouilhet, c'est cependant à lui — Bouilhet — que Flaubert pense quand il commence la rédaction en août 1874 : « Je regrette plus que jamais [...] mon pauvre Bouilhet, dont je sens le besoin à chaque syllabe de *B. et P.* »<sup>78</sup>

L'ombre de Bouilhet plane donc sur ce roman : il en a validé le scénario et il a contribué à en rassembler les premiers matériaux. Mais surtout, en cherchant à honorer la mémoire de son ami, Flaubert s'est trouvé en situation d'expérimenter pour la première fois<sup>79</sup> la forme bipartite que prendrait son roman encyclopédique. En effet, lorsqu'il a supervisé l'édition de la dernière pièce de Bouilhet, *Mademoiselle Aïssé*, le romancier a eu une curieuse idée : il a fait suivre le texte de la pièce d'une « Note » indiquant au public « les jugements qu'on a portés » sur elle. Mais loin de citer des extraits d'articles favorables, il a proposé uniquement des extraits de ceux qui étaient « d'un esprit tout contraire »<sup>80</sup>, persuadé que l'histoire littéraire rendrait par la suite justice au génie dramatique de Bouilhet et que cette note se

<sup>70</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [21 mars 1863], *BLàF*, p. 425.

<sup>71</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, samedi 2 mai 1863], *BLàF*, p. 430-431.

<sup>72</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 21 décembre 1861], *BLàF*, p. 356-357.

<sup>73</sup> « Je t'envoie ci-joint un morceau : c'est un imprimé que j'ai reçu par la poste, mais, je soupçonne Émonin de me l'avoir envoyé de Versailles. Dans tous les cas, la pièce est authentique : c'est une jolie banque religieuse, pour pousser à l'emprunt mexicain. Tu le garderas dans le carton ! » (Bouilhet à Flaubert, [Mantes, 26 août 1865], *BLàF*, p. 558).

<sup>74</sup> Bouilhet à Flaubert, Mantes, [23 septembre 1865], *BLàF*, p. 562.

<sup>75</sup> [http://www.dossiers-flaubert.fr/b-2347-3;g226\\_3\\_f\\_014\\_r](http://www.dossiers-flaubert.fr/b-2347-3;g226_3_f_014_r).

<sup>76</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [18 novembre 1865], *BLàF*, p. 574.

<sup>77</sup> [http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226\\_3\\_f\\_018\\_r](http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_018_r).

<sup>78</sup> Lettre à Caroline, [21-VIII-1874] ; *Pléiade* IV p. 852-853.

<sup>79</sup> Une première fois si l'on excepte le mémoire destiné à la justification de Madame Bovary et dont la publication avait finalement été interdite. Voir notre article sur l'archive.

<sup>80</sup> Raitt, p. 39.

transformerait alors en un véritable réquisitoire dénonçant la petitesse d'esprit et le caractère obtus des détracteurs de *Mademoiselle Aïssé*. Soyons clairs, le procédé employé par Flaubert n'a guère servi la mémoire de Bouilhet. L'ami a voulu avancer des preuves imparables dans le domaine de la critique ; elles se sont retournées contre lui et contre Bouilhet. Ce coup d'essai raté, le romancier en tirera cependant un grand parti pour le sottisier de *Bouvard et Pécuchet* : il a compris que, pour « engueuler les humains » en toute impunité et avec efficacité (« aucune loi ne pourrait me mordre quoique j'y attaquerai tout »<sup>81</sup>), il lui fallait inventer un dispositif qui soit interne à la fiction. En effet, une fois inséré dans la fiction, le processus d'administration de la preuve se trouve intrinsèquement modifié et il devient impossible de lui assigner une origine stable et donc de la prendre en défaut.

La dimension de vengeance, intimement liée à la genèse de *Bouvard et Pécuchet*, a elle aussi à voir avec la figure de Bouilhet. En effet, dès 1853, Flaubert aspirait à se venger de tout ce qui les étouffait, lui et son ami : « il devient trop triste, mon pauvre B[ouilhet]. Sacré nom de Dieu! il faut se raidir et emmerder l'humanité qui nous emmerde! Oh! je me vengerai! je me vengerai! Dans 15 ans d'ici, j'entreprendrai un grand roman moderne où j'en passerai en Revue ! »<sup>82</sup> La mise en œuvre de ce tropisme de la vengeance pourrait d'ailleurs avoir été facilitée par la mort même de Bouilhet. Dans une lettre adressée à George Sand en janvier 1870, après avoir déploré la perte de son ami, Flaubert enchaîne aussitôt en exposant ses récentes résolutions et ses nouvelles dispositions d'esprit : « À quoi bon faire des concessions ? Pourquoi se forcer ? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. — Adviene que pourra ! J'ai bientôt cinquante ans. Il est temps de s'amuser, c'est-à-dire de *se lâcher* »<sup>83</sup>. Alors, si Bouilhet avait vécu, *Bouvard et Pécuchet* en aurait-il été changé ? C'est peu probable pour le premier volume, dont le scénario — quoiqu'encore embryonnaire — avait été approuvé par lui. Il en aurait peut-être été différemment pour le second volume, dans l'hypothèse où Flaubert en aurait fait la monstrueuse charge que certains de ses propos laissaient attendre. Bouilhet l'aurait peut-être retenu en lui demandant de ne pas y mettre « trop d'emportement », de se modérer afin qu'il « ne dépass[e] pas les bornes »<sup>84</sup>. Mais les morts successives des deux amis avant l'achèvement du roman laissent cette question éternellement en suspens.

Séparés physiquement par les contingences matérielles de l'existence, Bouilhet et Flaubert ont longtemps aspiré à se « retrouver, à la fin, réunis comme au début »<sup>85</sup>. L'évolution inverse de leurs parcours laissait peu de chance à ce rêve de se réaliser : autrefois, reconnaît Bouilhet, on « nous eût donné la possibilité matérielle d'écrire sans jamais publier de notre vivant, et de nous priver, à tout jamais de la société des bourgeois quelconques, que nous eussions accepté avec frénésie, autant que je me le rappelle. Et maintenant nous en sommes

<sup>81</sup> À Louise Colet, le [16-XII-1852] ; II p. 208-9

<sup>82</sup> À Louise Colet [Croisset,] mardi, [28 juin 1853.]

<sup>83</sup> À George Sand [Paris,] mercredi après-midi [12 janvier 1870].

<sup>84</sup> Voir le souci de Bouilhet : « [...] Je t'avoue que j'ai eu peur, non pas que tu me rendisses ridicule, mais que tu n'y misses trop d'emportement. Nous avons l'habitude, quand nous causons des bourgeois, de leur prêter un estomac à tout gober. Le discours de l'Idiot chez moi, a réussi vis-à-vis des conseillers municipaux et maires de l'Eure ; mais il n'est point dit que ce soit tout à fait la même chose à Rouen ou à Paris. Bref, *tu me rends parfaitement heureux* en me promettant des gammes douces. Je n'ai pas du tout besoin de voir ton travail, du moment que tu ne dépasses pas les bornes. » (Bouilhet à Flaubert, [Mantes, samedi 12 juillet 1862], *BLàF*, p. 393.

<sup>85</sup> Bouilhet à Flaubert, [Mantes,] samedi [30 septembre 1865], *BLàF*, p. 564.

aussi éloignés l'un que l'autre »<sup>86</sup>. Flaubert quant à lui, admettait à la mort de son ami que celui-ci le « lâchait » : « Depuis son retour à Rouen il n'aimait plus à venir à Croisset – intérieurement, il m'en voulait parce que j'acceptais le monde et la vie de Paris tels qu'ils sont »<sup>87</sup>.

Alors, que ce soit dans l'attente impatiente de la prochaine réunion ou pour lutter contre cette sourde distension progressive des liens, la correspondance entre Bouilhet et Flaubert a constitué un instrument utile mais peut-être insuffisant. En revanche, il était indispensable pour soutenir la capacité créatrice de ces deux hommes qui continuaient à écrire l'un pour l'autre<sup>88</sup>. Au-delà de ses points aveugles, cette correspondance croisée entre deux écrivains qui ont vécu dans une exceptionnelle proximité affective, intellectuelle et esthétique dessine finalement les contours d'un échange critique dont l'absence de théorisation peut décevoir le lecteur mais qui s'explique parce qu'elle prend corps sur un socle de principes communs qu'elle n'a pas besoin d'explicitier et qui sont la condition de réalisation des œuvres singulières des deux écrivains.

Finalement, la particularité et le paradoxe de cette correspondance sont de ne pouvoir porter que sur des détails ou des aspects accessoires des œuvres – tant les principes fondamentaux sont partagés, sans pouvoir pour autant jamais s'interrompre, si ce n'est en raison de la disparition de l'un des deux épistoliers, sauf à se poursuivre, la vie de l'autre durant, sous une forme différente que ne guide plus alors aucune « boussole littéraire »...

---

<sup>86</sup> Bouilhet à Flaubert, Mantes, samedi [7 octobre 1865], *BLàF*, p. 564-565 ; III p. 990.

<sup>87</sup> « Mon pauvre Bouilhet », in *Vie et travaux du R.P. Cruchard et autres inédits*, éd. Matthieu Desportes et Yvan Leclerc, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2005, p. 86.

<sup>88</sup> « Je ne sens plus *le besoin* d'écrire, parce que j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est plus. »